

Regards croisés sur la Grande Guerre

L'enseignement de l'histoire, plus que tout autre, est le reflet des mentalités nationales, comme l'illustre la comparaison des manuels français et allemands dans les années 1920-1930.

> PAR RAINER BENDICK, PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE DU SOIR SOPHIE-SCHOLL À OSNABRÜCK, CODIRECTEUR DU MANUEL FRANCO-ALLEMAND

Les manuels scolaires d'histoire témoignent des connaissances et des interprétations dont une société juge l'acquisition nécessaire à la perpétuation de ses valeurs. S'il est difficile d'évaluer les effets qu'ils produisent, les livres d'école sont pourtant des indicateurs de la mentalité d'une société, car ils font connaître la façon dont on a voulu expliquer l'histoire à la jeunesse pour l'initier aux lieux communs du passé national. C'est pourquoi les manuels sont des sortes d'« autobiographies nationales ». La confrontation de différentes historiographies scolaires permet donc de saisir ce qui est spécifique de la mémoire nationale d'un pays. Elle permet surtout d'évaluer l'impact d'un événement qui ressortit à plusieurs histoires nationales. La Grande Guerre, cette « catastrophe initiale du xx^e siècle », en est un.

Celle-ci fait son apparition dans les nouveaux programmes scolaires en France et en Allemagne dès 1923 et 1924, soit cinq ans seulement après la fin des hostilités. Mais déjà avant la consécration ministérielle, les manuels des deux pays l'avaient traitée dans des chapitres spéciaux. Cela témoigne du besoin d'expliquer ce passé qui avait causé des dégâts inconnus jusqu'alors.

La poursuite d'une logique guerrière

Au lendemain de la victoire, les manuels français demeurent dans l'esprit de la propagande de guerre : dans ce conflit, la France a défendu non seulement sa propre liberté mais l'avenir du monde entier, contre l'Allemagne impériale, perçue comme un vestige des temps anciens. L'abrégé de Jules Isaac, datant de 1921, en est un bon exemple. Il y explique : « La mentalité de l'Allemagne

moderne, faite de convoitises, d'orgueil, d'un immense appétit de domination, joint au culte de la force brutale, telle est, en dernière analyse, la cause profonde de la guerre. » La guerre apparaît comme un conflit entre deux civilisations, dont dépendait le sort de l'humanité : le libéralisme occidental et la civilisation allemande. En 1921, Isaac caractérise ainsi cette dernière de la manière suivante : « Son âme même était barbare, et tyranniques étaient les fins qu'elle poursuivait ; ne croyant qu'à la force du poing et au droit de la force, sans frein dans ses appétits comme dans son orgueil, elle visait à l'asservissement et à l'exploitation du monde. » La responsabilité allemande de la guerre et dans la guerre ne fait aucun doute. Les destructions systématiques que l'armée allemande a pratiquées en 1917 lors de la retraite sur la ligne Siegfried et surtout les atrocités de 1914 sont présentées comme des preuves. Les manuels en parlent sur le ton du réquisitoire qui charge un accusé devant un tribunal : « Par les procédés qu'elle a employés au cours de la guerre, la race germanique s'est à jamais déshonorée. »

Ainsi le traité de Versailles est-il présenté à la fois comme une juste punition pour les Allemands qui doivent réparer les dégâts provoqués par leur agression et comme un acte de libération et de justice pour les autres nations. Les changements territoriaux libèrent les peuples rattachés malgré eux à l'Allemagne – Français en Alsace, Danois dans le Schleswig du Nord et Polonais des provinces orientales de la Prusse –, réalisent le principe des nationalités, créent des États-nations et, protégés par le désarmement de l'Allemagne, redonnent une paix stable à l'Europe. Il faut connaître ce ton violent des manuels français de

Des sortes
d'« auto-
biographies
nationales »



^ « Après la Grande Guerre surgit l'espoir de paix ». Planche murale n° 12 de la série « Notre histoire ». Paris : Éditions Delagrave, 1933.

l'après-guerre, qui transporte en même temps un immense espoir de paix, pour pouvoir mesurer le changement survenu au début des années 1930.

En France, vers le pacifisme

Dans la mesure où la paix de Versailles s'avère n'être pas aussi stable qu'espérée, l'interprétation de la guerre se modifie. La réalité de l'après-guerre ne correspond pas aux attentes d'un monde pacifique pour lequel la France a combattu et subi des pertes énormes. Les manuels français constatent, non sans amertume, que malgré la libération des « peuples opprimés » la paix et la stabilité en Europe ne sont pas assurées.

Certes, la politique allemande continue d'être tenue pour responsable de la guerre, mais la façon dont les manuels présentent les événements et l'ancien ennemi devient plus objective, plus équilibrée. La nouvelle édition du manuel de Jules Isaac – le plus répandu dans les lycées – en témoigne. Après avoir décrit la « crise de juillet », Isaac cite sur plusieurs pages l'interprétation qu'un manuel allemand donne des événements. Par cette « méthode des deux points de vue », Isaac se propose de faire avancer la compréhension entre les peuples. La guerre, les combats apparaissent maintenant comme une œuvre de destruction qui ne met plus en cause les Allemands mais la guerre moderne en tant que telle. Isaac le dit de manière

explicite, il n'y a pas d'autre choix que la coopération pacifique entre les peuples en raison de « réalités incontestables » : « l'expérience de la Guerre, les ravages que sa technique scientifique avait causés, la certitude acquise que la civilisation ne résisterait pas au renouvellement d'une telle épreuve ». La planche murale « Après la Grande Guerre surgit l'espoir de la paix » de 1930 (voir ci-dessus), qui illustre également certains manuels, résume cette façon de voir la guerre. Celle-ci n'est plus conçue comme un instrument pour défendre la paix. Elle est son contraire : une menace pour la civilisation et pour l'humanité.

La vision allemande

En Allemagne l'évolution des mentalités suit un chemin inverse, qui commence sous la république de Weimar et se radicalise après l'arrivée des nationaux-socialistes au pouvoir. La perception et l'interprétation du traité de Versailles discréditent tout engagement pacifiste et même tout concept didactique de rapprochement avec les anciens ennemis. En expliquant les causes de la guerre, les manuels veulent réfuter l'article 231 du traité de paix, compris comme sa clef de voûte, qui affirme la responsabilité allemande. Selon eux, l'Empire était avant 1914 encerclé par des puissances ennemies qui n'avaient d'autres intentions qu'anéantir l'Allemagne. La « crise de ●●●

●●● La guerre, élixir vitalisant pour les nazis

juillet » est interprétée comme l'occasion recherchée depuis longtemps par la France pour prendre sa revanche sur la défaite de 1870, par l'Angleterre pour éliminer un concurrent économique, et par la Russie pour dominer l'Europe centrale. Pour l'Allemagne, la guerre a donc été une guerre défensive, certes horrible, mais dans laquelle les soldats allemands défendaient l'Empire, en France et en Russie, afin de maintenir les agresseurs loin de ses frontières.

En 1930, une planche murale figure d'une manière exemplaire cette interprétation. Sous le titre « Sie kommen ! » – « Les voilà ! » – (voir ci-contre), elle montre un groupe de soldats allemands défendant jusqu'au dernier homme une tranchée quelque part en France – comme l'explique le texte d'accompagnement, destiné à la lecture en classe – contre des Français, des Anglais, des Canadiens, des Australiens mais aussi des « Vietnamiens aux yeux bridés et des nègres gigantesques ». Les soldats allemands sauvent l'Allemagne en la protégeant contre l'invasion...

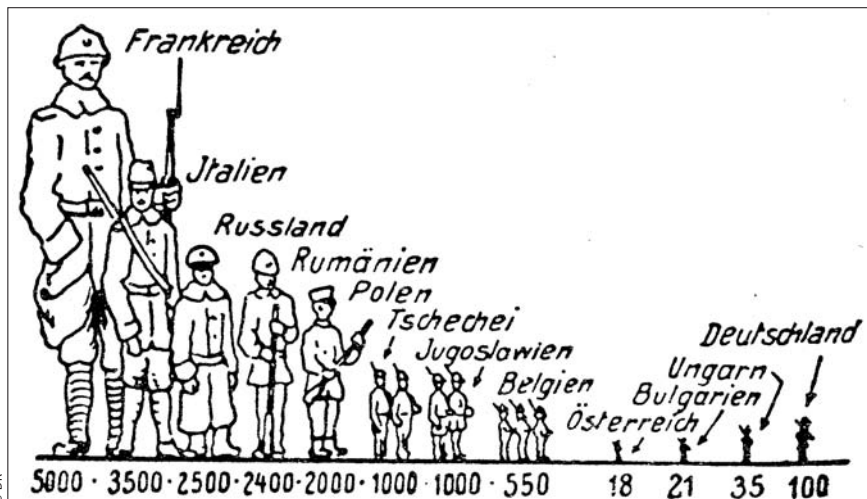


© DR

Un traité de paix vécu comme une humiliation

Dans cette logique, le traité de Versailles est perçu comme la poursuite de la guerre par des moyens non militaires. Les nouvelles frontières sont représentées sur les cartes comme une « mutilation » de l'Allemagne, les réparations décrites comme des « tributs » destinés à détruire l'économie allemande. Même pour les auteurs démocrates comme Franz Schnabel, le traité livre « un peuple entier à la servitude pour dettes et à l'esclavage ». Après les accords de Locarno et l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations, les manuels présentent encore la situation internationale comme si le pays était encerclé par des puissances hostiles et prêtes à l'agression. Le désarmement unilatéral du pays donne lieu à des images didactiques figurant le déséquilibre militaire en Europe d'une façon démagogique (voir ci-contre). Des cartes mettent le nouvel ordre de paix en parallèle avec la prétendue politique d'encerclement d'avant guerre.

Les relations des États voisins avec l'Allemagne sont décrites comme hostiles par principe. Dans cette perspective, ce n'est pas la guerre mais le traité de paix qui fait figure de malheur. En 1928, un manuel le dit explicitement : « Le traité de Versailles est d'une dureté inhumaine [...]. Une telle paix ne pouvait pas faire le bien. Et c'est ainsi que surtout en Allemagne les années suivantes ont été pires que les années de la guerre elles-mêmes. » Cette perception détermine les représentations allemandes de la guerre : tant que le front tenait, l'Allemagne était à l'abri.



© DR

↑ « Sie kommen ! Eine Szene aus den Kämpfen an der Westfront ».

Les voilà ! Une scène des combats sur le front de l'ouest. *Der Praktische Schulmann*, 1931.

↑ « Die heutige Landrüstung Europas ».

L'armement actuel en Europe. A. Reimann, « Die Neuzeit von 1648 bis zur Gegenwart » in *Geschichtswerk für höhere Schulen. Heft III*. München, Oldenbourg, 1926.

Les nazis et la guerre fondatrice

Après la transmission du pouvoir aux nationaux-socialistes, les représentations du conflit changent complètement : selon l'idéologie nazie, c'est dans la guerre, c'est-à-dire l'expérience des combats, du feu et de la camaraderie des tranchées qu'est né le national-socialisme. C'est ainsi que les manuels décrivent après 1933 les horreurs de la guerre comme un processus de sélection darwinienne, permettant la naissance d'un homme nouveau : « Ici, un homme ordinaire capitulait. Il lui fallait devenir autre, un homme supérieur. Il lui fallait se surpasser lui-même et atteindre la dimension d'un héros. La fournaise de ces batailles de matériel a forgé un homme nouveau, l'a rendu dur comme l'acier, lui a conféré un calme presque surnaturel et une froide maîtrise de la folie incendiaire des machines. » En faisant référence à l'expérience des batailles de matériel, l'ordre social et moral de l'avant-guerre est déclaré anachronique

comme étant l'effet du traité de Versailles. La victoire sur la France en juin 1940 signifiera en conséquence l'écroulement définitif des « barrières élevées à Versailles » et la fin du combat imposé à l'Allemagne depuis 1914-1918. Tous les manuels soulignent que les Français doivent recevoir les conditions d'armistice à Compiègne, à l'endroit même où les Allemands ont signé l'armistice en 1918 : « La honte de 1918 était effacée », concluent les manuels.

Un décalage tragique

Ainsi, quand les manuels français transforment leurs représentations en plaidoirie contre la guerre, il n'y a plus de partenaire en Allemagne. Outre-Rhin on prépare déjà le prochain conflit, perçu comme une revanche de la défaite de 1918. Devenue impensable en France, la guerre devient en Allemagne, selon l'idéologie nazie, un élixir vitalisant. Il serait pourtant osé d'en conclure à une faiblesse morale de la France, atteinte d'un « syndrome de la guerre » qui aurait porté atteinte à ses forces de résistance face à la nouvelle menace de l'Allemagne nazie. Car l'appel contre la guerre est aussi un appel contre tous ceux qui la préparent. Les propos de Jules Isaac et de ses collègues français témoignent plutôt d'une attitude éclairée face à la guerre moderne, qui ne peut jamais être porteuse d'espoir. Les Allemands n'apprendront cette leçon qu'après 1945. Face aux justifications des guerres d'aujourd'hui où Français et Allemands combattent côte à côte, il importe de ne pas l'oublier.

Plus encore, l'historiographie scolaire de l'entre-deux-guerres, marquée si profondément par l'hostilité viscérale qui opposa Français et Allemands, est un avertissement qui nous met en garde contre les certitudes de nos points de vue. Aujourd'hui, les élèves français et allemands sont les seuls au monde qui aient la chance de pouvoir apprendre leur histoire commune avec le même manuel, le manuel franco-allemand (voir **INTERVIEW**, pp. 24-25). Jules Isaac s'en réjouirait.

SAVOIR

- BENDICK Rainer. « La guerre et la paix dans les manuels scolaires : Allemagne et France (1918-1940) », in CAUSARANO Pietro, GALIMI Valeria, GUEDJ François (sous la dir. de), *Le Siècle des guerres : penser les guerres du premier xx^e siècle*. Paris : Les Éditions de l'atelier, 2004.
- RIEMENSCHNEIDER Rainer. « L'ennemi héréditaire dans les manuels allemands de 1918 à 1945 », in VERDELHAN-BOURGADE Michèle, BAKHOUCHE Béatrice, BOUTAN Pierre, ÉTIENNE Richard (coord.). *Les Manuels scolaires, miroirs de la nation ?* Paris : L'Harmattan, 2007.

par les livres : « L'ancien Empire du bourgeois prenait fin [...]. Un Empire du soldat était né au front. Un Empire qui ne connaissait que danger et sacrifice, abnégation et fidélité, fraternité et loyalisme. Cela uniquement constituait la véritable Allemagne » (voir ci-dessus). Désormais, la guerre, « les orages d'acier » ne sont plus des événements du passé mais un modèle d'avenir.

La politique de révision active du traité de Versailles et d'expansion menée par le gouvernement Hitler apparaît – tout à fait dans la tradition des représentations données sous la république de Weimar – comme « le rétablissement de l'honneur allemand et de l'égalité des droits de l'Allemagne », auquel la France et l'Angleterre auraient répondu – comme en 1914 – par une politique d'encerclement. Ainsi, l'éclatement de la guerre en 1939 est expliqué par le refus des Alliés d'accorder à l'Allemagne « l'égalité totale des droits »,

^ « Der Frontsoldat von 1918 ».

Le combattant de 1918.

B. Kumsteller, U. Haacke, B. Schneider, *Geschichtsbuch für die deutsche Jugend. Achter Teil für die 8. Klasse*. Leipzig : Quelle & Meyer, 1941.



© DR